

## **Juste un village ? Le Chambon-sur Lignon**

### UN LIEU, UNE HISTOIRE

Aux confins de la Haute-Loire et de l'Ardèche, une petite commune a marqué l'histoire. Des milliers de Juifs y furent sauvés sous l'Occupation, des intellectuels s'y retrouvaient... Au Chambon-sur-Lignon, le sens de l'hospitalité remonte aux protestants du XVIIe siècle.

C'est un territoire rural en Auvergne, perché à 1000 mètres d'altitude. Un plateau aux villages sévères, aux multiples hameaux et aux maisons parfois isolées au bout de longs chemins. Un endroit perdu, où on imagine qu'il ne s'est jamais rien passé, qu'il ne se passera jamais rien. Ce bout de nulle part présente pourtant plusieurs visages d'une histoire extraordinaire.

Ici, des milliers de réfugiés juifs furent sauvés pendant l'Occupation par une population aussi discrète qu'efficace. Ici, pendant plus de soixante-dix ans (1938-2014), une école exceptionnelle, baptisée Collège cévenol, accueillit des élèves venus du monde entier. Ici encore se déploya dans les années 1930-1940 une activité intellectuelle d'une remarquable intensité : y vécurent notamment, pour quelques mois ou plusieurs années, le poète Francis Ponge, les philosophes Georges Canguilhem et Paul Ricoeur, le Prix Nobel Albert Camus. Le mathématicien Alexandre Grothendieck (Médaille Fields en 1966) y passa trois ans, et l'historien Jules Isaac y a conçu sa grande œuvre Jésus et Israël, qui contribuera à combattre l'antisémitisme catholique...

Le théâtre de ce spectaculaire passé s'étale au pied du mont Mézenc et du pic du Lizieux, au creux de volcans éteints depuis des millénaires. Aux confins de la Haute-Loire et de l'Ardèche, un air d'une pureté étourdissante se faufile le long des rivières, dans les forêts de hêtres et de bouleaux, caresse les pierres centenaires des temples, grimpe jusqu'aux fermes traditionnelles - étable et pièce de vie en bas, grange pour le foin à l'étage (cachette idéale...). La ville est bien loin : 60 kilomètres de lacets vers Saint-Etienne, 1e double avant Lyon. Sur le Plateau du Vivarais-Lignon, dix-sept communes entourent un village central, au nom mondialement connu - même Barack Obama l'a prononcé lors d'un discours mémoriel en 2009 : Le Chambon-sur-Lignon.

Debout au seuil de sa maison, René Rivière, 91 ans, reçoit avec une chaleur solennelle. « Le sens de l'accueil, c'est notre héritage. Nos ancêtres protestants, poursuivis par les dragons du roi aux XVIIe et XVIIIe siècles, ont pourtant continué de pratiquer leur culte sur le Plateau. Leurs descendants formaient une paysannerie pauvre, mais souvent instruite, qui nous a légué l'esprit d'hospitalité. » Au cœur de cette terre isolée, le protestantisme prospère depuis quatre siècles, et diverses communautés (darbystes, pentecôtistes, Frères de Plymouth...) s'y côtoient toujours.

En 1934 arrive un pasteur dont l'empreinte va marquer Le Chambon à jamais.

André Trocmé, pacifiste et objecteur de conscience, ancien précepteur des enfants Rockefeller à New York, s'installe avec son épouse, Magda. Ils fondent en 1938 l'Ecole nouvelle cévenole - première raison de la renommée internationale du Chambon. Dirigée par l'autre pasteur du village, Edouard Theis, elle dispense un enseignement mixte (une révolution), empreint de liberté, de non-violence et d'internationalisme. Forts de leurs liens en Suisse, en Allemagne ou aux Etats-Unis, les pasteurs perçoivent vite l'imminence d'une nouvelle guerre, tout comme le maire, Charles Guillon, et l'instituteur, Roger Darcissac. Grâce à ces personnalités aux puissants engagements sociaux et pacifistes, Le Chambon accueille dès les années 1930 des réfugiés de la guerre d'Espagne, des Allemands et Autrichiens antinazis, des Juifs étrangers. Suivront des familles fuyant les zones de combat, des enfants envoyés à l'abri par leurs parents, puis des Juifs menacés par la collaboration. Et plus tard, des réfractaires au travail obligatoire en Allemagne. Tous trouveront refuge sur cette terre austère aux vents gelés, aux routes coupées les longs mois de neige, où l'on raconte que la discrétion le dispute à la solidarité.

Le Chambon ne compte que deux mille cinq cents habitants. Mais depuis le début du siècle, les bonnes œuvres protestantes y envoient au bon air de nombreux enfants de mineurs et d'ouvriers de Lyon ou de Saint-Etienne. Le village dispose d'une gare (inaugurée en plein champ, dès 1902) et de plusieurs pensions. L'été, ce «tourisme de pauvres pour les pauvres» selon Alain Deléage, patron depuis trente ans du cinéma local, Le Scoop, tourne alors à plein, jusque dans les fermes, où les paysans louent des chambres.

Tout s'accélère après l'armistice du 22 juin 1940. Chez les Rivière, René a 10 ans, et c'est la stupéfaction : « Ma famille, comme beaucoup, avait été dreyfusarde, et s'opposait à Pétain. » Le lendemain, 23 juin, c'est dimanche. Le sermon du pasteur Trocmé est resté célèbre. « Le devoir des Chrétiens est d'opposer à la violence exercée sur leur conscience les armes de l'Esprit, dit-il du haut de la chaire en bois, toujours intacte. Nous résisterons, lorsque nos adversaires voudront exiger de nous des soumissions contraires aux ordres de l'Évangile. Nous le ferons sans crainte, comme aussi sans orgueil et sans haine. »

Derrière les pasteurs Trocmé et Theis, imités par ceux des paroisses voisines, une grande partie de la population va s'emparer, en silence, des « armes de l'Esprit ». L'accueil est d'abord légal - le Plateau est en zone libre. Des familles louent des chambres à l'hôtel ou chez l'habitant, la préfecture autorise la Cimade (association d'aide aux réfugiés fondée par des protestants), le Secours suisse ou la Croix-Rouge à placer des enfants seuls dans les pensions. On les voit encore, petites maisons en bord de route ou grandes bâtisses sur les hauteurs. Les Ombrages, par exemple, pleine de couloirs secrets et de recoins cachés, est dirigée par Léon et Antoinette Eyraud, résistants et aïeux de l'actuel maire, Jean-Michel Eyraud. Ou Chez Tante Soly, fondée par un Juif stéphanois banni de son métier d'assureur. En bas du village, la Guespy (la guêpe), tenue par une réfugiée espagnole, accueille notamment en juin 1942 un adolescent d'origine russe dont le père a été déporté. C'est Alexandre Grothendieck, qui deviendra un immense mathématicien et qui écrira bien plus tard : « On était juifs pour la plupart, et quand on était avertis (par la police locale) qu'il y aurait des rafles de la Gestapo, on allait se cacher dans les bois pour une nuit ou deux [...], sans trop nous rendre compte qu'il y allait bel et

bien de notre peau. »

Au Chambon, toutes les rafles échoueront sauf une. Le 29 juin 1943, la Gestapo arrête dix-huit étudiants et leur directeur à la Maison des Roches. Plusieurs périront dans les camps. Car fin 1942, après l'invasion allemande de la zone sud, l'accueil a basculé dans la clandestinité. C'est le temps des caches et des codes (si la porte de la grange est ouverte, il ne faut pas rentrer), des faux papiers et des vrais dangers. Dans la cour de la maison où elle vit depuis 2001, l'historienne de l'art Aziza Gril-Mariotte raconte : « Ici, c'était la ferme d'un couple de paysans, Emma et Henri Héritier. Ils hébergèrent, entre autres, un jeune Juif qui fabriquait des faux papiers, et le nouveau-né d'un couple caché plus loin. » Le bébé, né en mars 1944, c'était Pierre Sauvage, qui revint au Chambon quarante ans plus tard pour réaliser son documentaire *Les Armes de l'Esprit*. Le faussaire, arrivé fin 1942, c'était Oscar Rosowsky, qui resta jusqu'à la fin de la guerre, planquant son matériel en lisière de forêt, dans l'une des ruches du père Héritier.

A 3 kilomètres, ce même automne 1942, un écrivain pas encore célèbre se morfond. Albert Camus, venu d'Oran soigner sa tuberculose à l'air montagnard, se retrouve coincé après le débarquement allié en Afrique du Nord. A l'étage d'une petite maison de pierre aux volets blancs, au lieu-dit Panelier, il tue le temps en balade et à la pêche. Et commence un roman sur une épidémie de peste, dont l'analogie avec le nazisme sera longuement analysée... « Camus est resté jusqu'à fin 1943, et revenu chaque année jusqu'en 1949 », précise Nathalie Heinich, sociologue au CNRS qui s'est passionnée pour cette terre où elle a des racines familiales. Installée à mi-temps au Chambon, elle a reconstitué un passionnant itinéraire des maisons d'intellectuels. Non loin de chez Camus, celle du philosophe Georges Canguilhem lui servit de base arrière pour ses activités résistantes. A Chaumargeais - à 3 kilomètres par les champs -, caché dans la maison de vacances d'un docteur, le jeune avocat juif André Chouraqui (qui deviendra célèbre pour sa traduction de la Bible) organise pendant plus de deux ans le sauvetage d'innombrables fugitifs. Des habitants acceptent, souvent le dimanche après l'office, de recevoir « livres de prière », « bibles » ou « anciens testaments » - noms de code pour les Juifs. Parmi les protégés de Chouraqui : Georges Vajda, théologien du judaïsme, ou l'historien Jules Isaac.

1943. René Rivière a maintenant 12 ans et fréquente l'École nouvelle cévenole des pasteurs. Avant la guerre, elle accueillait quarante élèves. « En 1943, nous étions plus de trois cents, avec tous ceux qui avaient grimpé ici pour être tranquilles. Chaque semaine, des nouveaux arrivaient, on faisait classe dans les annexes du temple, jusque dans la cuisine du presbytère. Nous étions dans une île d'espérance, protégés par je ne sais quel miracle. » Parmi ces nouveaux arrive début 1943 Erich Schwam, adolescent juif autrichien de l'âge de René. Il restera jusqu'au bac, puis fera sa vie à Lyon. Oublié parmi tant d'autres, son nom a resurgi grâce à un geste inattendu et spectaculaire : à sa mort, en décembre 2020, il a légué au Chambon-sur-Lignon plus de 3 millions d'euros.

Pendant ces années de guerre souterraine, le père et la tante de René, Henri et Dora Rivière, sont restés à Saint-Étienne. « Ils utilisaient l'entreprise familiale de camions pour transporter des journaux interdits, des officiers anglais et des Juifs. »

En octobre 1943, Dora - nom de résistante Monsieur Lignon, comme la rivière - est arrêtée en plein déjeuner familial. Henri s'enfuit chez un fermier du Plateau, où son fils René lui rend visite en cachette, à vélo. Déportée à Ravensbrück, Dora est revenue en avril 1945. « Elle a mis du temps à raconter ». Ému et fatigué, le vieux monsieur parle maintenant les yeux fermés. Au salon, il garde une photo de Dora, toute floue. « Je la vois comme dans un rêve. »

Longtemps, le silence est resté d'or, même au sein des familles. Marie, une quinquagénaire du Plateau, a ainsi appris par hasard que ses arrière-grands-parents avaient hébergé André Chouraqui. « Quand on a eu notre première radio, à la fin des années 1960, on a entendu une interview : il remerciait les gens d'ici. Alors, ma mère n'a raconté le rôle de sa famille, sans en tirer aucune fierté. Les gens avaient l'impression d'avoir simplement ouvert leur porte et partagé la soupe, c'était pas sorcier. » Pour ces protestants attachés à l'Ancien Testament et eux-mêmes descendants de persécutés « c'était un devoir de chrétiens ». Même discrétion chez Alain Deléage, le patron du cinéma : né en 1947, il a longtemps vu des jeunes gens rendre visite, l'été, à sa grand-mère et sa tante, Léonie Deléage et Eva Philit,... « J'ai fini par comprendre qu'ils avaient vécu ici enfants. Elles les cachaient dans leur ferme, et les emmenaient dans les bois en cas de rafle. »

L'ampleur du sauvetage s'est fait jour peu à peu. En 1979, d'anciens réfugiés, dont le faussaire Oscar Rosowsky, devenu médecin, posèrent une plaque d'hommage en face du temple. Dora Rivière, Léonie Deléage, les pasteurs, les patrons de pensions, les fermiers Héritier et tant d'autres : près de cent habitants du Plateau ont été reconnus Justes parmi les nations par l'institut israélien Yad Vashem, souvent à titre posthume. Il a aussi délivré à la population locale un exceptionnel diplôme d'honneur collectif, en 1990. Pas un monument ne le signale au Chambon, dont les rues ne célèbrent aucune personnalité : chemin des Écureuils ou des Enfants-à-la-Montagne, montée du Chant-de-l'Ame ou impasse du Chaperon-Rouge... Ici, les seules pierres portant des noms sont au cimetière.

Après des années de réticence, et grâce à la ténacité de l'ancienne maire Éliane Wauquiez-Motte (2008-2020), le Lieu de mémoire a ouvert en 2013, qui retrace l'histoire du sauvetage sur le Plateau. Son jardin, dessiné par le paysagiste Louis Benech, a été offert par Laurent Dassault en souvenir de son oncle et sa mère, cachés enfants chez Tante Soly. Au programme cet été : des rencontres autour d'Albert Camus, et une exposition sur le parcours du bienfaiteur Erich Schwam. Dans la cour de l'école voisine, les silhouettes jouant au foot ou à la marelle sont aussi diverses que dans les faubourgs d'une grande ville. Le Chambon n'a jamais cessé d'accueillir des réfugiés et aujourd'hui encore son Centre d'accueil pour demandeurs d'asile, géré par une association protestante, héberge cinquante exilés.

Un cosmopolitisme solide et ancien, nourri au long du siècle par le Collège cévenol, l'héritier de l'école des pasteurs. Paul Ricœur y enseigna de 1945 à 1948 ; de nombreux étrangers y étudièrent, ainsi que des enfants d'acteurs ou de ministres. A la sortie du bourg, on tombe sur ses vestiges désolés : racheté par des artistes chinois en 2015, le site semble à l'abandon. « Née dans le pacifisme, cette école est morte dans la plus terrible violence », murmure tristement. René Rivière. Exsangue depuis des années, le Collège a fermé après l'assassinat en 2011 d'une

élève de 13 ans, Agnès Marin, par un autre pensionnaire, Un traumatisme dont chacun ici se souvient avec horreur et en silence.

Il s'en est fallu de peu, mais la mémoire de son extraordinaire passé est désormais entretenue au Chambon-sur-Lignon. « Son histoire a tout pour devenir légendaire », sourit la sociologue Nathalie Heinich. Récemment, une de ses amies chambonnaises lui a montré une lettre de septembre 1945, trouvée dans un vieux carton, dans laquelle un monsieur marseillais remerciait chaleureusement son grand-père pour avoir protégé sa famille pendant l'Occupation. L'auteur, un certain monsieur Heinich, c'était le grand-père de Nathalie. Le Plateau du Vivarais-Lignon n'a pas fini de livrer ses secrets.

Télérama 3128 23/06/21